

# Les Murmures d'Empédocle

ملاح من الوجه  
الأمبيز فلبستي



Mohammed 'Afifi Matar est né en 1938 dans un petit bourg du Delta. Homme d'une écriture difficile et hiératique, ce timonier des remontées aux origines, revendiquant l'hermétisme comme moyen et comme protection contre l'avilissement et la destruction de l'œuvre, a pourtant toujours refusé les célébrations faciles, surtout quand elle trouve auprès du pouvoir une oreille tendue et intéressée.

En effet, et paradoxalement, c'est ce poète des pré-fondations, ce déchiffreur des hiéroglyphes effacés par les discours dominants qui refusera avec le plus de force la « pharaonite » et les recours intéressés au passé antique de son pays.

Une des rares références à l'ère pharaonique dans une œuvre qui ne manque pourtant pas d'ancrage dans les antiquités, chronologiques et psychiques, est ce poème, triste et ironique *A La Statue d'Akhenaton dans le musée égyptien* où l'interlocuteur n'est pas une imposante statue que les poètes vont souvent chercher dans les guides touristiques ou dans une Egypte « profonde », mais une pauvre pierre coincée dans le recoin d'un musée consacré à l'importation des devises et à la promotion d'une certaine image du pays, à défaut d'une vraie politique.

Car, pour en revenir à ces antiquités innombrables qui bruissent dans ses poèmes, on ne peut se mettre à l'écoute des oublis, individuels ou collectifs, qu'en traquant, en chassant avec force les arraisonnements de sens qu'accomplissent, de concert, la culture officielle, les réinventions de l'histoire et les déchéances du passé au rang de patrimoine dépendant de la confiance que lui accordera, sur le marché concurrentiel de l'image, le touriste ou l'écrivain consacré.

Il ne reniera jamais ses racines paysannes avec lesquelles il renouera plus tard en retournant vivre à la campagne dans les années quatre-vingts. Mais même dans ses années exclusivement cairotés, sa poésie gardera un aspect intemporel et a-historique auquel la ruralité est propice. Cependant ce serait faire injure à sa poésie de la qualifier de pastorale : elle n'est pas un foisonnement de paganisme agraire débridé mais au contraire une ruralité qui se rapproche de l'ascèse dépouillée qu'inventèrent, sur ces mêmes terres, deux mille ans plutôt, les premiers moines chrétiens.

La remontée aux origines à laquelle il appelle et qu'il pratique est plus radicale et plus exigeante. Il scrute, dans les failles et les béances de la vie (ses portes entrebâillées, ses silences, ses creux, ses gouffres...) les échos des murmures anciens.

Son poème *Je vous laisse* par exemple, reprend la « geste » d'Empédocle dans ce qu'elle a d'emblématique de tout mouvement originaire, laissant dans son sillage des fragments de vérité à déchiffrer, à recomposer et à interpréter.

Poème programmatique qui se répète dans plusieurs créations hermétiques. Ecriture de l'exégèse d'un travail d'écoute : dénuder le réel, qui vous saute aux yeux et vous encombre, dévêtir jusqu'aux bruits, pour espérer entendre au-delà les griffes du volcan de l'origine gratter le quotidien.

Son travail s'est enrichi d'une œuvre poétique qui reste fidèle aux mêmes contraintes. Les *Premières visites du saisissement* (1997) sont un ensemble de textes courts et impressionnistes accrochant les différents souvenirs de ces moments quotidiens où semble murmurer un ailleurs imposant mais insaisissable. Sous-titré *Les marges de la formation*, elles font, comme ses poèmes, le récit décousu et illuminé d'une pédagogie de l'écoute et du déchiffrement des signes du quotidien.

Refusant les coteries et les interventions publiques répétées et intempestives, 'Afifi Matar, et cela explique peut-être autant la relative discrétion de son œuvre que son hermétisme proprement dit, est un cas rare dans la littérature égyptienne de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle d'écrivain refusant de se placer sur la scène publique comme voie représentative. Il n'est sorti de ses silences qu'occasionnellement : l'année dernière, c'était pour rappeler son opposition aux aliénations politiques et culturelles entraînées par l'hégémonie américano-globale sur le monde, et la région en particulier.

## Deux voix sur la vérité <sup>1</sup>

La vérité deux fois peut se dire  
 Une fois par l'augure  
 Et une autre par le bourreau  
 L'augure la formule  
 Explosant dans la fulgurance de la légende  
 Rempli du limon du signe et du savoir  
 Portant d'un nœud d'herbes et de lettres talisman.  
 Il la profère tâtonnant dans le symbole ou murmurant  
 dans les livres de nécromancie  
 Ou dansant transgressant les barrières de l'interdit.

<sup>1</sup> Les poèmes de 'Afifi Matar sont traduits par Omar Saghi.

Le bourreau l'énonce  
 Ensanglantée dans l'obscurité de la tyrannie  
 Il la dit dans les offrandes de la servilité  
 Dans les rites des cercles carrés  
 Dans la liturgie de l'ignoble générosité,  
 dans la trappe de la tolérance.

La vérité deux fois peut se dire  
 La première l'augure, la fait mourir  
 La répandant sur les chairs des journaux miteux  
 Puis une seconde fois le bourreau la prononce  
 Déchirant dans la planche nocturne  
 Ou se lavant dans son sang sauvage  
 S'exilant glissant sur les cordes de l'exil  
 Attendant dans les candélabres éteints  
 Et la vérité deux fois peut se dire ...

## Le témoin et l'affaire

Coryphée d'hommes et de femmes :  
 Dans une époque à la nudité exposée,  
 à la conscience occultée  
 La froideur du lit nous crucifie  
 La douceur de l'écume dans le jus nous tue  
 Le salut de l'ami nous assassine  
 Ou les jardins dans les chemins nous lapident  
 Ou une nourrice de son sein mercenaire nous tue,  
 On inverse nos accusations  
 pour que se perdent entre nous  
 le cadavre et l'affaire  
 Et le tueur revêtit  
 ce qu'à laissé d'habits le tué  
 Et toi ...  
 O toi qui  
 de ton amour brûles le tueur et le tué  
 Présente-nous les faits du témoignage  
 Avant que tu ne perdes la langue  
 ou que ne te portent les linceuls

*Le témoin :*

J'accuse la pureté et la souillure  
Et le fleuve qui déborde chaque été  
De stérilité et de ruine  
J'accuse les fruits que portent les épis  
Car ils nous remplissent de faim.  
J'accuse l'obscurité et les lumières  
Et la presse stupide et stipendiée  
Et les livres qui naissent  
dans les gîtes de la prostitution.  
Sans que soleil ne se lève sur nos toits  
Et la terre est toujours debout.  
J'accuse les juges et la salle quand elle est pleine de témoins  
J'accuse les bannières déployées  
Avant que je ne saute dans la bouche du volcan  
J'accuse l'homme  
Car il est écrasé plein de graisse et de moins que rien  
Et le rire lâche  
Rempli – de livres d'apologétique et de voyance –  
de frayeur et de trahison  
Avant que je ne meure  
J'accuse le silence  
  
J'accuse.

## Je vous laisse

Je laisse mes sandales sur les sables  
Comme morale de l'histoire  
Signe du dialogue de l'univers et de la déchéance  
Indice de l'essence de l'amour qui sépare  
De la haine qui relie  
Et du trépas que provoque la stupeur de mon départ.

Je laisse dans le poème de la nature  
Une enfance que je n'ai pas vécue et une lune écrasée  
dans le firmament de la tragédie,  
Colombe que ravissent de mes côtes les épis de la tristesse.  
Je laisse dans la cendre  
Un arbuste de ma joie consumée  
Et le soleil dans son ciel étroit et vaste  
Je le laisse dépôt suspendu dans la griffe de l'obscurité et du silence.

Je laisse au passage  
Mes sandales ... sur les ténèbres des ères  
Signe de la hâte de mon voyage  
– de la terre – vers la lumière ...